

UN INDIVIDU PARADOXAL

Nicole Aubert

in Nicole Aubert , L'individu hypermoderne

ERES | *Sociologie clinique*

2006

pages 11 à 24

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/l-individu-hypermoderne---page-11.htm>

Pour citer cet article :

Aubert Nicole, « Un individu paradoxal », *in Nicole Aubert , L'individu hypermoderne*
ERES « Sociologie clinique », 2006 p. 11-24.

Distribution électronique Cairn.info pour ERES.

© ERES. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

1
QUI EST L'INDIVIDU
HYPERMODERNE ?

Nicole Aubert

Un individu paradoxal

Pourquoi avoir choisi d'appeler « hypermoderne » l'individu contemporain, dont nous tentons, dans ce livre, de cerner l'identité en explorant les différentes facettes de son comportement, de sa personnalité, de ses manières d'être ? Cette identité, cette personnalité contemporaines sont-elles d'ailleurs si différentes de celles qui avaient cours aux époques précédentes ? C'est parce que nous pensons que des mutations importantes se sont produites, qu'une sensibilité nouvelle s'est dégagée, qu'un nouveau type d'individu est apparu, que nous avons tenté de mettre en rapport ces divers changements avec les principales caractéristiques de la société contemporaine. Cette société, cet individu, nous les avons baptisés « hypermodernes ». Pour comprendre la raison de ce choix et ses implications, il nous faut d'abord expliquer ce qu'est l'hypermodernité, et pour cela, opérer un retour en arrière sur les notions qui l'ont précédée.

MODERNITÉ, POSTMODERNITÉ, HYPERMODERNITÉ

Pour comprendre cette notion, rappelons tout d'abord que, pour la plupart des historiens et des philosophes contemporains, la période dite moderne débute à la Renaissance, d'abord avec l'avènement d'une science autonome, qui s'affranchit aussi bien de la religion que de la politique ou même de l'éthique (avec, notam-

ment, les découvertes de Galilée qui contredisent les enseignements de l'Église), ensuite avec le développement de la technique et de l'économie. La modernité est sous-tendue par trois idées : celle de progrès – la société serait en marche vers un progrès toujours accru –, celle de raison (sous l'influence notamment du rationalisme cartésien), et celle de bonheur, auquel le progrès et la science ne peuvent manquer de conduire. La philosophie des Lumières, avec les valeurs de liberté et d'égalité, incarne l'essence même de l'esprit moderne et de l'humanisme qui y est associé.

Or, depuis plusieurs décennies, les idées et les valeurs représentatives de la modernité sont en crise. Le bonheur promis par le progrès et la raison a laissé la place à un malaise et à un sentiment de perte de sens. La notion de *postmodernité*, utilisée d'abord en architecture, puis, dans les années 1960, sous la plume de certains critiques littéraires américains, et étendue progressivement aux domaines de l'art, de la musique, du cinéma, de la littérature, de la sociologie ou de la technologie, est alors apparue pour exprimer l'idée d'une rupture avec ce qui sous-tendait la modernité, notamment le progressisme occidental, selon lequel les découvertes scientifiques, et plus globalement la rationalisation du monde, représenteraient une émancipation pour l'humanité.

La postmodernité correspond à un moment historique au cours duquel les structures institutionnelles d'encadrement social et spirituel de l'individu s'effritent, voire disparaissent : on assiste ainsi à l'abandon de ce que Jean-François Lyotard (1979) appelait « les grands récits », c'est-à-dire les grandes idéologies comportant une dimension explicative du monde, à l'affaiblissement des repères et des structures d'encadrement et de sociabilité traditionnelles (famille, parti, église, école...) et, sous l'influence notamment de la consommation de masse, à l'émergence d'un individu libéré de toute entrave, et soucieux avant tout de sa jouissance et de son épanouissement personnels.

En s'étendant peu à peu à tous les domaines, avec des acceptations pas toujours similaires, le concept de postmodernité s'est peu à peu délité et ne permet plus vraiment de rendre compte des bouleversements les plus récents de la société contemporaine. En lui substituant celui d'hypermodernité, nous soulignons le fait que la société dans laquelle évoluent les individus contemporains a changé. L'accent est mis non pas sur la rupture avec les fondements de la modernité, mais sur l'exacerbation, sur la radicalisa-

tion de la modernité. Les individus contemporains sont les mêmes, qu'on les baptise « postmodernes » ou « hypermodernes ». Ce qui diffère, ce sont les postulats explicatifs concernant la société dans laquelle ils évoluent.

Cette idée d'exacerbation de la modernité, avec les effets qu'elle induit, se retrouve dès la première formulation du concept d'*hypermodernité*, il y a un peu plus de vingt ans, par un groupe de chercheurs ¹ dirigés par Max Pagès ², lors de l'étude qu'ils avaient consacrée à une célèbre multinationale d'origine américaine (1979). À la pointe de la modernité en termes de techniques managériales, l'entreprise « hypermoderne » qu'ils avaient analysée développait une emprise psychologique profonde sur ses employés. Il s'agissait alors, pour les chercheurs, d'étudier les correspondances entre les transformations techno-économiques, les structures politiques du pouvoir qui s'établissaient sur le fond de ces transformations et les changements qu'elles induisaient dans la psychologie inconsciente collective.

Dans le même esprit d'une exacerbation de la modernité, certains anthropologues ont proposé, depuis, un concept voisin : celui de surmodernité, pour rendre compte des principales caractéristiques de notre société. Ainsi, pour Marc Augé (1992, p. 43), la modalité essentielle de la *surmodernité*, c'est l'excès et la surabondance événementielle du monde contemporain. C'est cette surabondance, et non pas l'effondrement de l'idée de progrès, qui serait, pour Augé, à l'origine de la difficulté de « penser » le temps, parce que celui-ci est « surchargé d'événements qui encombrant aussi bien le présent que le passé proche ». « La surmodernité, écrit-il, constituerait le côté face d'une pièce dont la postmodernité ne nous présenterait que le revers : le positif d'un négatif. » Georges Balandier (1994, p. 66-67), quant à lui, met aussi l'accent sur cette notion d'excès, de même que sur le nouveau rapport au temps qui caractérise la surmodernité : « La surmodernité, dit-il, soumet à l'excès. Elle ne cesse de multiplier, de diversifier les formes de l'expérience humaine, de la lancer dans l'inédit en la contraignant à se l'approprier, sans répit. Elle la conduit sur des chemins brouillés où

1. Max Pagès, Vincent de Gaulejac (voir sa contribution dans cet ouvrage), Michel Bonetti, Daniel Descendre.

2. Voir, dans cet ouvrage, la contribution de Max Pagès et la définition qu'il donne de ce concept.

l'espace et le temps ne sont plus définis par des repères familiers, ils deviennent ensemble des générateurs de dépaysement ; le moment et son lieu, le *hic et nunc*, entretiennent une sorte d'alliance dans la discontinuité, au prix d'une fragmentation de la vie, d'une incertitude quant à la définition de soi. »

Excès, fragmentation, incertitude quant à la définition de soi : ce sont là des notions qui vont baliser notre tentative de comprendre qui est, ou plutôt qui sont les individus « hypermodernes ». S'interroger sur les caractéristiques ou la problématique d'un individu contemporain « hypermoderne » implique ainsi l'idée d'augmentation, d'excès, d'intensité. Cette idée renvoie à une notion de modernité exacerbée, dont la complexité et la multiplicité de facettes semblent définir des individus profondément différents de ceux qui les ont précédés.

Pour comprendre l'évolution qui s'est effectuée, on peut opposer, comme le fait Marcel Gauchet (1998), la personnalité contemporaine aux types de personnalité qui l'ont précédée. À la personnalité traditionnelle, correspondant aux mondes sociaux d'avant l'individualisme et qui s'était constituée par incorporation des normes collectives, aurait ainsi succédé la personnalité moderne, incarnée peu ou prou dans l'individu « classique » des XVIII^e et XIX^e siècles, et mettant au premier plan les notions de conscience, de responsabilité et d'intériorisation de ce qui est reçu de la société. La personnalité contemporaine, quant à elle, serait caractérisée par un effacement de cette « structuration par l'appartenance » et se présenterait comme un individu « déconnecté symboliquement et cognitivement du point de vue du tout », et pour lequel « il n'y a plus de sens à se placer au point de vue de l'ensemble ».

C'est donc cette personnalité fondamentalement individualiste que nous tentons d'appréhender dans cet ouvrage. Une personnalité qui s'inscrit dans l'univers de la mondialisation économique, de plus en plus dominé par les lois du marché et structuré par un temps mondial qui s'accélère et se compresse. Une personnalité qui évolue dans une société de la satisfaction immédiate et de « l'éclatement des limites », dans laquelle la notion de sens, souvent cantonnée à l'instant et au moment présent, ne semble plus guère trouver d'autre référent commun que celui du « risque partagé ».

Dans ce contexte, où l'adhésion se fait plus à soi-même qu'à une cause, et où l'individu, devenu avant tout un consommateur,

doit aussi lutter pour son existence sociale, on assiste à une recomposition de l'identité personnelle, à la fois renforcée et fragilisée, au renouvellement des profils psychologiques, à l'émergence de nouveaux types de pathologies, à une hypercompétitivité permanente et à un rapport au temps inédit.

C'est de ces mutations que cet ouvrage entreprend de rendre compte, en explorant toutes les facettes qui contribuent à tracer le portrait de cet individu, produit et producteur de la société « hypermoderne ».

LES DEUX FACES DE L'INDIVIDUALISME CONTEMPORAIN

Selon Robert Castel, le type de personnalité que nous qualifions d'« hypermoderne » émergerait dans les années 1970 en Europe occidentale et en Amérique du Nord. Dans la société qui se dessine à partir de ces années-là, société où l'hyperconsommation devient la règle, société flexible, sans frontières et sans limites, société fluide ou « liquide », pour reprendre l'expression de Zygmund Bauman (2000), deux pôles extrêmes se dégagent, deux sortes d'idéaux types. D'un côté, des individus qui vivent dans une sorte d'excès permanent – excès de consommation, mais aussi excès de pressions, de sollicitations, de stress – et qui, en quête de performances toujours plus grandes, se brûlent dans l'hyperactivité tout en se débattant dans un rapport au temps toujours plus contraignant. Ceux-là, qui ressemblent par certains aspects à ces « défoncés », défonceurs d'eux-mêmes, dont Jean Cournut trace le portrait, correspondent à ce que Vincent de Gaulejac appelle la face « flamboyante » de l'individualisme contemporain. Mais si ceux-là ont pu accéder à l'autonomie et, de ce fait, entrer dans « les aventures de la subjectivité », c'est aussi, comme le rappelle Robert Castel, parce qu'ils bénéficiaient d'un socle de ressources économiques et sociales. Ce qui n'est pas le cas de ceux qui se situent sur le pôle opposé et qui constituent la face négative de l'hypermodernité, des individus qui n'ont jamais bénéficié de supports économiques ou dont les supports se sont effondrés et qui, dès lors, ont connu un parcours d'exclusion ou d'échec. La vacuité de l'existence des seconds s'opposerait ainsi à l'intensité de celle des premiers.

L'« excès » qui caractérise le premier type d'individus peut se repérer sur différents registres. Sur celui du mode de jouissance, d'abord, caractérisé par un « toujours plus », comme si l'hyper-

modernité révélait un « mode aigu de désintringation pulsionnelle », se manifestant dans un « pousse au plaisir », un « pousse à la jouissance », selon l'expression de Paul-Laurent Assoun, une sorte de « devoir de jouissance ». Dans ce domaine, la seule loi possible de l'individu, c'est celle de son propre désir. Eugène Enriquez évoque ainsi l'apparition d'individus nouveaux « sans surmoi, sans idéal du Moi [sauf l'argent, le sexe, la sécurité ou la santé], et qui font de leur désir et de leur plaisir le paradigme de leur vie ». Sur le registre de ses investissements professionnels, c'est au contraire l'environnement économique qui dicte ses contraintes en exigeant des individus des performances toujours plus grandes, dans un contexte où l'extrême pression du temps les enserre dans un climat d'urgence permanente. Dans le domaine de ses investissements personnels, enfin, un type particulier de conduites est apparu, les conduites dites « à risques », dans lesquelles la recherche des limites ultimes de la résistance corporelle constitue une forme nouvelle de recherche de sens, dans une société devenue précisément sans limites. Dans cette exigence de dépassement personnel, c'est une sorte de transcendance de lui-même que recherche l'individu, transcendance du dieu intérieur qu'il porte en lui et qui semble avoir pris la place du Dieu tout-puissant des religions traditionnelles. Sur tous ces registres, c'est la notion d'excès qui prédomine, un excès recherché ou subi, mais qui colore toutes ces expériences d'une intensité particulière.

Les pathologies qui affectent l'individu hypermoderne sont d'ailleurs à l'image de ses investissements. Pathologies de la défonction toxicomaniaque ou, plus simplement, de l'addiction à des substances destinées à soutenir un rythme de performances toujours accru. Pathologies alimentaires, celles de l'obésité ou de l'anorexie, dans lesquelles se traduit soit le débordement alimentaire, soit son contraire, la restriction extrême, autre forme d'expérimentation des limites corporelles que nous évoquions plus haut. Pathologies professionnelles également, liées à l'hyperfonctionnement auquel les individus sont contraints et dans lequel ils déconnectent brutalement comme des machines ou des circuits électriques claquant brutalement du fait d'une surchauffe excessive. Enfin, plus globalement, pathologies sociales de l'épuisement, qu'elles prennent la forme de la dépression ou du *burn out* atteignant ceux qui, toujours plus performants sur un rythme toujours plus accéléré, ont dépassé toutes leurs limites.

Cette dimension de l'excès n'est pas absente, cependant, du second type d'individus que nous avons évoqué. Mais il s'agit, dans leur cas, d'une sorte d'« excès dans l'inexistence ». Ne pouvant satisfaire, du fait de l'absence ou de l'effritement de leurs supports économiques et sociaux, aux injonctions sociales d'autonomie, d'adaptabilité, de dynamisme et de performance, ils sont les *losers*, les laissés pour compte de l'hypermodernité, dont Vincent de Gaulejac trace un portrait saisissant. À la perte ou à l'absence de supports, correspond souvent un sentiment de non-existence, une perte de leur singularité, une disparition de leur capacité d'individuation, un effondrement de leur narcissisme et, par là-même, de leur capacité à s'aimer eux-mêmes, comme le souligne bien Bernard Stiegler. D'où, chez certains, des passages à l'acte parfois spectaculaires pour rompre l'insupportable sentiment de vacuité de leur existence.

UN INDIVIDU « FLEXIBLE »

Peut-on, au-delà de ces pôles extrêmes, repérer certains traits de comportement, certaines manières d'être qui caractériseraient cet individu hypermoderne, pris dans la surabondance événementielle et la pression du temps que nous évoquions plus haut ? Synthétisant les travaux de nombreux auteurs pour tenter de dégager certains éléments communs, Claudine Haroche pose ainsi la question : « Qu'advient-il des interactions lorsque la flexibilité, la fluidité des systèmes économiques contemporains imposent l'immédiateté, l'instantanéité des relations, mettant à l'écart l'éventualité, voire la capacité, de l'engagement dans le temps ? » Pour dire les choses autrement, comment l'horizon à très court terme, qui structure bon nombre des actions de l'individu contemporain, se traduit-il dans sa façon d'entrer en relation avec les autres et dans les échanges qu'il peut entretenir avec eux ?

Si le contexte économique donne le ton du changement permanent et de la flexibilité généralisée, la famille, selon Christopher Lash (1997) et Richard Sennett (2000), cités par Claudine Haroche, prend le relais dans l'éducation qu'elle pratique désormais. Elle ne constitue plus guère aujourd'hui le creuset qu'elle a longtemps été, dans lequel se forgeaient des personnalités stables destinées à un monde où les places étaient clairement définies. Dorénavant, dans un monde où disparaît de plus en plus tout ce qui est continu, durable et solide, l'éducation familiale met l'ac-

cent sur la capacité d'adaptation et de changement, et forme des personnalités « désengagées », flexibles, capables de construire et de reconstruire des identités multiples. « Branché mais distant », selon l'expression de Marcel Gauchet, l'individu hypermoderne ne serait ainsi lui-même que dans la mesure où il pourrait « se déprendre de quelque modèle ou adhésion que ce soit », et il ne se lierait que « sur le mode de la prudence, du contrôle de soi, de la maîtrise ». Citant Dick Pountain et David Robins (2001), Claudine Haroche montre comment les engagements durables et attachants ont été remplacés par des rencontres brèves, éphémères et interchangeable, « des rencontres où les relations commencent aussi vite qu'elles cessent ». Privé du temps et de la durée qu'exigent les sentiments, l'individu hypermoderne, demande-t-elle, peut-il encore éprouver autre chose que des sensations ? Sentir, continue-t-elle, « peut-il encore être de l'ordre du sens et du sentiment, inscrits dans la durée » et ne tendrait-il pas maintenant à se confondre avec la seule sensation, celle qui est éprouvée dans le flux ininterrompu des événements et des changements dans lequel l'individu est désormais plongé ?

À cette question, Michel Maffesoli répond très nettement. L'individu des « tribus » contemporaines, qu'il a étudiées dans plusieurs de ses ouvrages, est un « enfant éternel », qui vit dans le partage des émotions et des affects. Et cette figure de « l'enfant éternel » contamine tout un chacun. Le temps n'est plus celui de la culture « héroïque », propre au modèle judéo-chrétien puis moderne, qui reposait « sur une conception de l'individu actif, maître de lui, se dominant et dominant la nature ». Il est désormais celui de la « vitalité » des tribus postmodernes qui « n'ont que faire du but à atteindre, du projet économique, politique, social, à réaliser », et qui préfèrent jouir du « plaisir d'être ensemble, [d']entrer dans l'intensité du moment, dans la jouissance de ce monde tel qu'il est ». Chez toute une partie des individus contemporains, la jouissance du sentir, de l'émotion partagée, a donc clairement supplanté la recherche d'un engagement dans des sentiments durables. Il est question pour ceux-là non plus de « s'enfermer dans une identité sexuelle, idéologique ou professionnelle intangible », mais bien au contraire de s'engager dans « des processus de déperdition mettant l'accent sur l'ouverture, le dynamisme, l'altérité, la soif de l'infini ». Le tribalisme, ajoute Michel Maffesoli, « est une déclaration de guerre au schéma substantialiste qui a marqué l'Occident », selon lequel

« seul ce qui dure, est stable, consistant, mérite attention », à savoir « l'être, Dieu, l'État, les institutions, l'individu », ce dernier ayant constitué « le dernier avatar » de ce schéma substantialiste, le Dieu moderne dont la quête d'identité constituait le mode d'expression. Ce à quoi l'on assiste aujourd'hui, selon Michel Maffesoli, c'est à un processus de glissement : glissement de l'individu (pourvu d'une identité stable et « exerçant sa fonction dans des ensembles contractuels »), à la personne, « aux identifications multiples » et jouant des rôles variés dans des « tribus affectuelles ».

Ces identifications multiples, ce n'est pas seulement dans les tribus affectuelles que l'individu contemporain cherche à se les procurer. C'est aussi à travers les pratiques sur internet, consistant à jongler avec son identité et à se constituer un « sursoi » en s'autocréant des personnalités multiples, qu'on peut les observer. L'expérience de ce « sursoi » des internautes, analysée par Francis Jauréguiberry, constitue une façon d'échapper à la « conscience malheureuse de n'être que soi-même ». Elle vise à combler le vide que ressent l'individu contemporain entre « la conception surévaluée qu'il se fait de lui-même et la perception de sa réelle condition », et à lui permettre de se construire à peu de frais « un moi beaucoup plus conforme à ses désirs par le biais d'un sursoi valorisant ou gratifiant ». La manipulation de soi sur Internet révélerait ainsi la difficulté que ressent l'individu hypermoderne à gérer son identité. Dans un contexte où les possibilités et les limites du moi de chacun ne sont plus fournies par les rôles sociaux traditionnels et par l'appartenance sociale, l'individu est appelé à se produire lui-même et à s'interroger sur les nouvelles limites de son identité : jusqu'où est-il lui-même ? Cette forme d'expérimentation de soi, consistant à se mettre dans la peau d'un autre que lui, est ainsi une manière, pour l'individu contemporain, de porter sur lui-même un regard réflexif et d'apprendre à mieux se situer et à mieux s'expérimenter.

DOCTEUR JEKILL ET MISTER HYDE

Quel regard peut-on finalement porter sur ces évolutions ? Certains, dans ce livre, ont un jugement assez pessimiste sur la société hypermoderne et sur les individus qu'elle engendre. Jacqueline Barus-Michel oppose ainsi l'homme moderne, qui « pense et élabore du sens, aspire à être un sujet, prend

conscience de soi comme un individu autonome », à l'homme hypermoderne qui, se réfugiant dans le confort de la technologie et le plaisir sans fin de la consommation, calcule au lieu de penser et cherche à « se fabriquer lui-même à l'aide de techniques de pointe ». Au lieu de construire du sens, il ne ferait que s'insérer « dans un monde préconstruit à coups d'images high-tech où le marché fait la loi ». Pris dans le rêve hypermoderne, l'individu contemporain ne réclamerait plus que « la sécurité dans la jouissance » et l'abolition du hasard et de la mort. Tandis que l'homme moderne était « un principe », l'homme hypermoderne serait « une fiction, une représentation imposée aux individus à force de slogans et d'images ». Bref, l'individu hypermoderne ne serait qu'un « double pervers » de l'homme moderne. On retrouve un peu la même idée chez Eugène Enriquez, lorsqu'il se demande si le prototype de l'individu hypermoderne ne serait pas ce qu'il appelle le « pervers quelconque », assoiffé de jouissance immédiate. Selon lui, c'est l'évolution de la société vers la rivalité et la déconsidération généralisée qui pousse les individus à adopter ce type de comportements : « S'il veut jouir à tout prix, c'est pour être conforme à ce qui lui paraît constituer le modèle social dominant. »

Bernard Stiegler, quant à lui, observant une perte de singularité et une perte d'individuation dans la société de l'âge hyperindustriel, se demande si l'on n'assiste pas à la naissance d'une nouvelle forme d'individuation collective, dont les marques, produites par le marketing, seraient les supports. De tels processus d'individuation, du fait de leur caractère éphémère, seraient cependant d'une extrême fragilité, et c'est au final à une désindividuation globale que l'on assisterait, la société se mettant à ressembler à une fourmilière, dans laquelle les individus ne fonctionneraient plus que comme des agents « réactifs », purement adaptatifs et non plus inventifs et singuliers, incapables d'adopter des comportements exceptionnels et imprévisibles.

Ces constats sont sévères. Ils correspondent à une partie de la réalité sociale contemporaine et rendent compte de bon nombre de comportements ou de tendances à l'œuvre dans notre société. Ils mettent cependant l'accent sur la face la plus sombre de l'hypermodernité et analysent les évolutions que nous avons retracées comme des pertes, des régressions, voire des perversions. Elles le sont certainement sur un certain nombre de registres. Mais peut-on réduire l'analyse de la société hyper-

moderne au seul registre de la destruction de capacité narcissique (qu'elle engendre indiscutablement chez les individus « par défaut » que nous avons évoqués), de la perte de sens à laquelle elle confronte les individus ou de la conformité qu'elle exige aux valeurs de la société de consommation ?

Certes, le contexte économique instable et toujours plus concurrentiel auquel sont confrontés les acteurs de la société hypermoderne doit être affronté avec de plus en plus de réactivité et de vitesse d'adaptation, ce qui en accroît encore l'instabilité, créant ainsi un contexte d'incertitude généralisée et d'exclusion d'un nombre croissant de personnes. Mais, dans ce contexte, les comportements de ces individus d'un genre nouveau que sont les individus hypermodernes ne sont pas simplement « adaptatifs » et « réactifs ». Bernard Cova montre bien, par exemple, comment l'hyperconsommateur n'est pas un individu passif ; il est capable de mettre en œuvre des stratégies de résistance, voire de sécession, face aux visées totalitaires du marketing des grandes entreprises. François Asher, quant à lui, montre comment l'hypermodernité engendre des individus de plus en plus « stratégés », hiérarchisant leurs enjeux et s'efforçant de maîtriser de façon de plus en plus autonome leurs espaces-temps quotidiens. L'individu hypermoderne, écrit-il, appartient simultanément à plusieurs champs sociaux et « navigue en permanence dans des temps et des lieux multiples. Confronté à une variété et à une différenciation croissante de ces espaces-temps, il saisit les techniques qui lui permettent de se déplacer le plus rapidement et le plus aisément possible d'un champ à un autre, s'efforçant d'atteindre l'ubiquité et la simultanété qui, seules, pourraient réunifier véritablement un soi de plus en plus éclaté ». Il met aussi en évidence le caractère positif des nouveaux liens sociaux qui s'ébauchent, fabriquant un tissu social et un mode de solidarité bien différents de ceux qui avaient cours aux époques antérieures. Certes, les liens sont plus faibles, plus fragiles et plus changeants, mais aussi plus diversifiés et plus nombreux, du fait des appartenances multiples auxquelles chacun est confronté. Le tissu social ainsi créé « n'en est pas moins résistant que celui qui était constitué de fils gros mais peu nombreux, il est aussi plus élastique ».

Mais l'individu « stratège » et multiappartenant dont parle François Ascher fait partie du pôle sinon « flamboyant » du moins positif de l'hypermodernité que nous évoquons. Lui-

même en convient lorsqu'il reconnaît que tous les individus « ne disposent pas des mêmes possibilités de construire des espaces sociaux à n dimensions ou de passer aisément d'un champ à un autre », et que « la mobilité physique et virtuelle devient un élément de plus en plus important dans la formation des inégalités individuelles et sociales ».

Au fond, l'individu hypermoderne, en tant qu'entité unique, n'existe évidemment pas. Les individus dont parlent les différents auteurs de ce livre ne sont pas toujours les mêmes. Il sont captés sous les différentes facettes, souvent contradictoires, voire opposées, que nous avons mises en lumière, et le jugement que l'on porte sur eux porte la trace de ces éclairages différenciés. Ce que nous avons tenté de faire ici, c'est d'analyser quelques-uns des aspects de la société dans laquelle ils ont pris naissance et qui contribue à les produire. C'est aussi de montrer en quoi ces individus se différencient de ceux qui les ont précédés, de mettre en lumière quelques-uns des éléments qui permettent de comprendre leur comportement et leur attitude, et de dégager quelques-uns des traits communs qui, au-delà de leurs différences, les rassemblent néanmoins.

Quant à savoir si l'individu hypermoderne sera le M^r Hyde du D^r Jekyll de la modernité, les individus « modernes » que sont encore, par bien des aspects, les auteurs de ce livre ne seront probablement plus là pour en juger.